

DISCOURS DE SOUTENANCE

Mesdames et messieurs les membres du jury,

chère famille,

chers amis,

le travail que j'ai entamé il y a plus de sept ans était d'une nature très différente de celui que vous venez de lire.

Ma recherche sur l'animalité faisait alors suite à un travail sur la mort. Les deux questions me semblaient intimement liées et participaient à mes yeux d'une même problématique : celle des frontières de l'humain. Profondément marqué par la lecture des œuvres de Georges Bataille, je considérais que l'articulation entre les deux termes se pensait de la façon suivante : si le cadavre humain est délicat à gérer socialement, c'est notamment parce qu'il témoigne d'une inversion du rapport de domination entre l'homme et l'animal : ce ne sont plus désormais les humains qui mangent les bêtes, mais le corps de l'homme qui se fait manger par le monde animal, par d'infimes asticots. Suprême humiliation. Mais le lien entre la mort et se conçoit également chez Bataille sous un jour plus positif : en mourant, l'homme se dissout matériellement dans l'animalité et retrouve une continuité physique avec les autres existants, continuité qu'il n'avait pu éprouver de son vivant et dont il aurait eu la nostalgie.

Autant que la mort, la question de l'animalité de l'homme se trouvait donc au cœur de la pensée de Georges Bataille, et permettait de penser la notion de dépense, l'érotisme ou encore le fait religieux.

Pour Bataille, et donc pour moi au début de cette recherche, la part animale de l'homme existait vraiment, elle était même tellement évidente qu'elle n'était jamais définie. Mon désir premier était de faire l'histoire de cette part animale, de montrer que la partie considérée comme la plus

naturelle, la plus invariante au sein de l'homme, possédait une histoire ; en somme, de montrer comment les pulsions des hommes du Moyen Âge différaient des nôtres, tant dans la façon dont elles étaient vécues que dans le discours qui était tenu à leur endroit. Dans la lutte traditionnelle entre Nature et Culture, entre Sciences cognitives et Sciences Humaines, il s'agissait, au nom de l'Histoire, d'annexer à la culture une partie du domaine auparavant réservé aux sciences de la nature.

Cette belle construction et ce combat un peu naïf, tout ça s'est écroulé au cours des années.

Par la lecture de Spinoza tout d'abord, qui ruinait systématiquement le dualisme cartésien et refusait de voir l'homme au sein de la nature comme un empire dans l'empire. Une position que venait confirmer de façon éclatante en neurosciences les travaux de Antonio Damasio sur les émotions. Pour l'un comme pour l'autre, l'animal – et à plus forte raison la part animale de l'homme – n'existe pas dans son sens commun actuel, ne possède aucune valeur scientifique. Ce constat était par la suite confirmé par les travaux des anthropologues, notamment ceux de Philippe Descola, qui montraient à quel point la notion *d'animal*, qui regroupe chez nous toutes les formes animées – de la tique au requin-marteau en passant par le canard – pour mieux les opposer à l'homme, cette notion-là, l'animal, n'existait pas dans la majeure partie des cultures de notre planète, qu'il s'agissait même d'une mode passagère de quelques siècles à peine, qui fut essentiellement suivie dans l'Europe occidentale et ses extensions.

Une fois cela admis, ma question se posait de façon très différente.

Si l'animal ou la part animale de l'homme n'existait pas, quand avait-on inventé ces concepts ? Pourquoi ? Et en leur absence, comment faisait-on, en Occident, pour parler des bêtes ? de la dimension pulsionnelle de l'homme ?

Pour répondre à ces questions, j'ai dû oublier un peu la question de l'humain, qui était mon point de départ, pour me pencher sur la faune. Avec la conviction grandissante que c'était dans les rapports quotidiens, matériels autant que symboliques, avec les bêtes, que se construisait une nouvelle conception de l'homme et de son environnement.

L'animal

Fort de cette nouvelle question, le Moyen Âge chrétien m'est apparu comme une société totalement paradoxale. Car, en effet, le christianisme médiéval exclut presque totalement l'animal du domaine religieux ; il en fait une chose digne de peu d'intérêt et de considération. L'animal n'est plus un objet de restrictions ou de prescriptions comme chez les juifs ; il n'est plus l'intermédiaire privilégié pour établir un dialogue avec les divinités comme c'était le cas avec le sacrifice gréco-romain. En terme de pratiques religieuses, désormais, l'animal ce n'est plus rien.

Pourtant, et c'est là que réside le paradoxe, le Moyen Âge a produit, plus qu'aucune autre époque en Occident, des images d'animaux en nombre considérable. Michel Pastoureau a mis cette singularité en évidence : les temples chrétiens sont couverts d'images de bêtes de toutes natures, tant réelles qu'imaginaires, qui, dans la plupart des cas, ne peuvent être rattachées à aucun texte spécifique. Comment expliquer la présence de cette faune multiple dans le sanctuaire du Christ, où elle ne joue – théoriquement – aucun rôle ?

Il m'a semblé que le seul moyen de comprendre ce paradoxe était de penser cet usage de l'animal comme la traduction d'un rapport idéal à la nature, fait de maîtrise et de domination, et dont la figure d'Adam nommant les animaux au paradis donnait le modèle. Pour les hommes des années 1300, cette domination se manifeste par une triple exploitation de l'animal : matérielle, alimentaire et symbolique. Concernant ce dernier domaine, l'animal occupe une place de choix dans la production savante et morale de la fin du Moyen Âge, que cela soit au niveau des *bestiaires*, des encyclopédies, des fables, ou encore des *exempla* : autant de genres qui associent, chacun à leur manière, un double impératif de classification et de hiérarchie.

Dans cette perspective, j'ai cherché à m'attacher non pas tant au contenu de l'immense littérature animalière médiévale, qu'aux différents procédés rhétoriques qu'elle mettait en œuvre. C'est la signification anthropologique de l'image, de la métaphore, de la fable, et plus généralement du symbolisme, au travers de sources très variées, qui m'est apparue pertinente pour comprendre les modalités médiévales de la domination de l'animal par l'homme. A cet égard, la littérature prise au sens large, tant savante que vulgaire, participe, au même titre que l'exploitation matérielle et alimentaire, d'un désir jamais totalement comblé de domination sur le monde.

La bête

Pourquoi ce désir est-il toujours déçu ? Parce que la réalité vient le contredire à chaque instant. L'homme du Moyen Âge pouvait tout à fait constater que nombre d'animaux échappaient clairement à sa domination, voire la mettait en cause. C'est notamment le cas des animaux sauvages et carnivores, comme le loup ou encore le lion.

Dès lors, j'ai essayé de montrer que cette question de la domination structurait les conceptions de la faune. A la suite d'Augustin, les hommes du Moyen Âge ont pensé l'animal avant tout par le prisme d'une distinction entre les animaux carnivores sauvages (désignés par le terme latin de *bestiae*) et les animaux domestiques herbivores (le *pecus*). A travers ce couple, c'est toute l'animalité et la destinée de l'homme qui peut être lue, avec d'un côté des animaux serviables, amicaux, prolongeant le rapport d'assistance entre l'homme et le monde animal qui existait au paradis, et de l'autre des animaux agressifs et violents qui rappellent à l'homme qu'à la suite du péché commis par Adam et Eve, les humains ont perdu leur autorité sur le monde naturel.

Cette opposition entre les deux groupes d'animaux, entre *pecus* et *bestia*, entre l'*agneau* de Dieu et la *bête* de l'Apocalypse, trouve des échos considérables à travers tout le Moyen Âge tant au niveau des représentations – des plus savantes aux plus modestes – que dans les pratiques. L'exemple le plus frappant de la diffusion de ce modèle peut se repérer dans la généralisation du très fort interdit alimentaire touchant les animaux carnivores. Alors que les Gaulois mangeaient de la viande de chien en grande quantité, cette pratique disparaît avec la christianisation. A ce propos, j'ai essayé de montrer comment l'interdiction de manger la viande de carnivores, qui est scrupuleusement respectée sans être jamais explicitement formulée, relevait d'un interdit de l'anthropophagie au second degré : on ne mange pas des animaux ayant potentiellement mangé de l'homme, et ce, d'autant plus dans une société qui met l'eucharistie, le corps du christ comme nourriture, au cœur de son rituel. Si je me suis étendu sur le cas de la viande de carnivore, c'est qu'il est pour moi exemplaire d'un aspect de la société médiévale largement *inconscient*, qui ne peut, par conséquent, se révéler que par le truchement de sources très variées (archéologiques, normatives, littéraires, visuelles). D'autre part, cet interdit fournit un bon exemple de la permanence de certaines structures à travers les siècles, et par là, de la pertinence de l'étude du Moyen Âge pour comprendre la société contemporaine. Ainsi le couple *pecus/bestia* aide non seulement à comprendre pourquoi nous n'avons pas de viande de carnivores dans nos supermarchés, mais aussi à saisir l'ampleur spectaculaire de la crise de la vache folle, au cours

de laquelle les Européens ont soudain réalisé que leurs paisibles vaches étaient devenues carnivores puisqu'elles mangeaient de la farine animale.

Entre le XII^e et le XIV^e siècle, la conception analogique de l'animalité organisée autour de cette division tend à s'estomper et le terme de *bestia* prend alors un sens de plus en générique, jusqu'à s'étendre à l'ensemble du monde animal. C'est ce qui se produit avec l'ancien français *beste*, qui correspond au sens exclusif (sans l'homme) qu'« animal » possède aujourd'hui. Ce réaménagement des catégories est plus pratique que théorique, et concerne davantage le domaine de la littérature et de la morale que la production savante, plus conservatrice et plus attachée à la langue latine. A travers ce changement, c'est désormais la question de la raison (plus que celle de la domination) qui est première : c'est en effet l'absence de raison chez les animaux qui permet de les regrouper dans la même catégorie. On voit ici se dessiner l'ébauche d'une réorganisation du monde où l'homme se distingue de tous les autres animaux par son intériorité, une tendance qui ne s'accomplira véritablement qu'avec le dualisme de Descartes et sa théorie de l'animal machine, qui réduit les animaux à de purs corps, sans âme.

La bestialité

Comme toute définition de l'animal se répercute sur celle de l'homme, la conception de la personne humaine est largement modifiée par cette naissance de l'animal au sens moderne : l'apparition de la *beste* entraîne *de facto* l'émergence de la *bestialité* humaine, un concept qui rattache les pulsions incontrôlées de l'homme au mode de vie des animaux dépourvus de raison. Alors qu'il existait une longue tradition remontant aux Pères de l'église décrivant les passions de l'âme sous la forme de bêtes intérieures, c'est la redécouverte d'Aristote au XIII^e siècle qui donne le prétexte et l'impulsion nécessaire au développement de ce concept nouveau de *bestialité*. Ce qui était au départ un concept philosophique précis prend un sens plus large et plus flottant lorsqu'il est traduit dans les langues vernaculaires et se diffuse dans des traités de civilité et des œuvres littéraires satyriques comme le *Roman de Fauvel*. La *bestialité* devient ainsi petit à petit ce qu'elle est aujourd'hui, un terme qui, sans posséder aucun équivalent dans le domaine scientifique, participe de la compréhension quotidienne de notre corps et permet utilement de décrire une altérité interne et non-transcendantale, une dimension rejetée au sein de chaque individu, qui ne relève plus du propre de l'homme.

L'image

En dernier lieu, j'ai voulu montrer le rôle prépondérant qu'a joué l'image dans cette évolution. En bien des points, celle-ci devance la formalisation théorique et voit apparaître suscite, dès la fin du XII^e siècle, de nouvelles représentations d'hybrides mi-homme mi bête qui, venant remplacer les images de dévoration propres à l'art roman, pensent l'animalité de l'homme sous un jour nouveau. La diffusion des drôleries dans les marges des manuscrits et les piédroits des cathédrales des années 1300 gratifie cette iconographie d'une visibilité inédite, et donne, aux yeux de tous, cette image nouvelle que l'homme se fait de lui même. Pendant une centaine d'années, l'image va jouer un rôle moteur dans la réflexion sur l'humain, donnant naissance à des images d'une rare inventivité, et à des discours très complexes associant l'humour et l'angoisse pour mieux connaître et dénoncer les limites mouvantes de l'humanité.

Ces images d'inversions, à la fois savantes et scatologiques, m'ont particulièrement frappé au début de mes recherches, et je pensais alors en faire le véritable cœur de mon travail : le symptôme par lequel je réussirais à découvrir la maladie et décrire l'ensemble des rapports entre homme et animaux dans ces années-là. C'est aujourd'hui avec le sentiment d'un demi-échec que je constate qu'elles sont cantonnées dans une seule partie, ne venant qu'à la suite d'un travail où le texte a la part belle. Il a en effet fallu me rendre à l'évidence que pour comprendre ces images, on ne pouvait faire l'économie d'une description des structures fondamentales du rapport entre homme et animal dans la société médiévale, que celles-ci ne pouvaient souvent se révéler que par le truchement de sources non-visuelles. Dans le même temps, j'ai essayé de montrer que de nombreuses images de bêtes n'avaient rien à voir avec le discours moral envisagé précédemment, et réalisaient des performances qu'on pourrait qualifier de non-didactiques. A ce titre, on pourrait dire ici que la réflexion sur l'image n'a été qu'amorcée, et que sans doute le travail le plus intéressant, notamment la compréhension des singularités et des modes d'intervention, reste largement en chantier.

La transgression positive

On me l'a répété plusieurs fois au cours de ces années, ce sujet de *l'animal* est trop large pour être sérieux. Tout, en effet, au Moyen Âge touche à l'animal, qui se trouve au cœur de la vie matérielle, intellectuelle et sensible. Plus encore, l'animal étant de plus en plus défini par

opposition à l'homme, tout discours touchant à l'humain contient aussi, de façon implicite, une définition de l'animal. C'est peu dire que le *corpus* est énorme, infini même. Pour pouvoir le traiter de façon cohérente, j'ai dû faire des choix drastiques, frustrants, laissant de côté des pans entiers de la question. Même s'il m'est arrivé de faire usage de textes rares, étranges, j'ai avant tout privilégié les discours touchant la personne ordinaire, qui s'articulaient avec des prescriptions et des pratiques attestées. C'est pourquoi j'ai pratiquement écarté de ce travail des figures exceptionnelles, comme les saints, les guerriers surhumains, les êtres fantastiques de la forêt et plus généralement une réflexion pourtant menée depuis plusieurs années sur le concept de transgression positive. Cette dernière, qui mérite à mes yeux une étude en soi, pourrait se fonder notamment sur une tradition littéraire et philosophique passionnante, qui ne peut se comprendre qu'en prenant en compte l'héritage du cynisme au sein du christianisme. De la littérature, j'ai préféré ici ne garder que les ouvrages satyriques et moraux qui tantôt anticipaient, tantôt traduisaient de façon exemplaire et sensible des évolutions alors en cours dans la conception de la personne *ordinaire* au Moyen Âge.

Le temps

Enfin, le risque d'éparpillement inhérent à cette question devenait proprement vertigineux si on le considérait dans le temps, puisque chaque nouvelle décennie ajoute des centaines de sources pour le sujet. A vrai dire, le choix de la période chronologique relevait d'un véritable dilemme : soit je prenais un moment très bref de l'histoire occidentale, et je m'interdisais du coup de montrer ce qui évoluait, se transformait, c'est à dire le travail de l'Histoire ; soit je considérais une période plus longue, mais je courais le risque de l'imprécision. A cette tension, qui est commune à bien des questions d'histoire, s'ajoutait un problème particulier, directement lié à la question de la bestialité. Comme ce concept a, aujourd'hui comme au Moyen Âge, un sens moral, écrire un grand récit historique continu avait toutes les chances de produire un discours téléologique qui aurait aussi été un jugement moral sur aujourd'hui.

Pour éviter ce risque, j'ai voulu écrire cette thèse selon une méthode chère à l'homme qui a donné son nom à cette salle, Walter Benjamin, chère également à Michel Foucault. Plutôt qu'un grand récit continu, j'ai cherché à procéder par montage, en partant d'un moment particulier, les années 1300, qui s'est imposé comme étant le moment d'une rupture majeure pour le problème qui m'intéressait. A partir de cette coupe historique, j'ai cherché à trouver, thème par thème, des

interlocuteurs qui me permettaient de mettre en avant des blocs d'historicité, les moments de discontinuité propres à chaque question spécifique. Ces *ex cursus* m'ont emmené soit en amont, avec les Pères de l'église ou encore les gnostiques, soit en aval avec la *bête humaine* d'Émile Zola, Freud et la psychanalyse, les cimetières des chiens actuels ou encore la crise de la vache folle. Cette méthode m'a naturellement conduit à faire des impasses considérables, à ne presque rien dire de l'abondante littérature carolingienne, et d'auteurs aussi importants pour la question de l'animal que Raban Maur, Alexandre Neckam, Guillaume de Conches ou encore Guillaume d'Auvergne. Si, en fonction des problèmes que je me suis posés, les ruptures que j'ai repérées s'avèrent pertinentes, ces impasses me sont moins douloureuses tant j'ai conscience que le désir d'exhaustivité était ici vain, si ce n'est dangereux.

Pour finir, je voudrais rendre hommage à Jean-Claude Schmitt, et plus généralement à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, qui m'ont permis de réaliser ce travail sous sa forme actuelle. Je suis tout à fait lucide sur le fait que ce genre de démarche, qui contient sa part d'errance, de fausses pistes, qui m'a conduit à braconner dans des domaines où je ne suis pas spécialiste, l'anthropologie bien sûr, mais aussi la littérature et l'archéologie, que ce genre de démarche ne peut être conditionnée à d'absurdes et asséchants impératifs de rentabilité dans lesquels on veut aujourd'hui faire rentrer les sciences sociales. La liberté intellectuelle totale dont j'ai bénéficié au cours de ces années m'a permis de mener cette enquête avec un plaisir renouvelé, qui, je l'espère, a toujours été au bénéfice d'une meilleure connaissance de mon sujet. Je ne peux aujourd'hui que souhaiter que cette conception de la recherche continue à exister dans un paysage académique qui tend, année après année, à la rendre impossible.

Je vous remercie de votre attention.